

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'aumônerie du Collège

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78b, p. 33-36

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Echos de l'aumônerie du Collège

N'est-il pas étonnant que Jésus ait demandé un service à la Samaritaine ? A une femme d'un pays honni, méprisé, par les Juifs ?

N'est-il pas bouleversant que ce soit à elle, totalement esclave de la chair, qui a eu cinq maris et qui vit avec un homme qui n'est pas le sien, qu'il révèle le culte en esprit et en vérité ?

Cela devrait renouveler le regard que nous portons sur le grand nombre de jeunes gens et jeunes filles prisonniers de toute sorte de situations, esclaves de toute sorte de drogues... Saurons-nous leur demander à boire plutôt que de les juger ? Aurons-nous à cœur de leur montrer « autre chose », une vie, un amour qui viennent d'ailleurs, plutôt que de les étiqueter et de les mépriser ?

Il est malheureux de constater que nous nous choquons bien davantage du désordre qu'ils provoquent dans notre société que de l'indifférence de cette même société à la personne de Jésus, que de son égoïsme monstrueusement athée et tranquille.

La Samaritaine, elle, a pu accueillir le Christ.

Quelques années en aumônerie rendent attentif au fait que drogués, marginaux et autres « paumés » sont parfois plus sensibles à l'amitié et aux valeurs spirituelles que bien des jeunes aux idées toutes faites, imbus de leur situation sociale et matérielle, quand ce n'est pas d'eux-mêmes...

Lorsqu'un être est vidé de lui-même, il peut trouver une place dans son cœur pour y laisser entrer le Seigneur Jésus.

Informations

L'aumônerie, en ce premier trimestre, connaît un certain fléchissement... Il a fallu abandonner la messe du vendredi soir, le pèlerinage de la Toussaint n'a pas pu avoir lieu, faute de participants et le groupe de prière a toutes les peines à se maintenir.

Période de creux — ou de creuset — qui fait partie de la vie... Puissiez-vous cependant penser à nous dans votre prière, chers lecteurs.

A part cela, les activités traditionnelles continuent. Tous les vendredis, le café-contact, lui, continue d'avoir du succès. Les maturistes, ainsi que les dernières années du Cycle d'Orientation s'en sont allés en retraite ou en camp-réflexion, alors que les 4^{es} années du Collège ont, pour la plupart, eu une session de trois jours avec l'abbé M. Carraux, Sœur Inès et Antoinette Monney.

Pour la Journée mondiale de la faim, le 16 octobre, M. Aloys Jordan avait mis sur pied une vente de sacs en jute au profit des plus démunis et invité M. Gisler à faire une conférence sur les problèmes du tiers monde aux 3^{es} années du Collège.

Les 1^{res} années du Collège ont pu se familiariser avec la maison en recevant les aumôniers dans leurs classes et en étant invitées par le Père-Abbé à faire bonne connaissance de l'Abbaye et de ses chanoines.

Voici donc un bref aperçu qui nous invite à faire le point en groupe aumônerie afin de profiter du Temps de l'Avent qui vient pour renouveler notre cœur.

Edgar Thurre

Travail d'élève

Nous sommes heureux de publier cette dissertation française présentée aux examens de Maturité 1982.

« Sylvie, Adrienne et Aurélie sont trois figures de fées dont les visages se mêlent et se démêlent et qui se nomment l'Enfance, la Prière et la Poésie. »
Etudiez et illustrez ce jugement de J. Steinmann sur « Sylvie » de Nerval.

« Sylvie », œuvre fragile et vaporeuse ; trois visages : naturel et lumineux, mystique et ombrageux, fatal et fluorescent, sur un même corps de marbre et de rêves, statue athénienne, ce sont Sylvie, Adrienne et Aurélie. Nerval chante dans un poème qui se berce aux confins du réel et de l'imaginaire, éclairé par un soleil or et pourpre, le retour au passé et l'accord entre ces trois figures de femmes. Fusion tant espérée, mais irréalisable ; les trois fées exercent leurs pouvoirs en des époques différentes et se meuvent dans trois idéaux nervaliens où seul le rêve se fait magie : l'Enfance, la Prière et la Poésie.

Sylvie, Adrienne et Aurélie vivent dans le présent et le passé, dans le rêve et le souvenir ; filles du feu toutes trois, elles se distinguent cependant par leurs pouvoirs mystérieux.

Evoquer Sylvie, c'est évoquer Loisy et son bal, l'enfance et la nature. Le passé apporte une petite fille « à la peau hâlée », fraîche et spontanée ; elle connaît les chansons du Valois, ce pays « où pendant plus de mille ans a battu le cœur de la France ». Chez sa tante, elle immortalise, dans un présent qui puise sa force dans le passé, l'époux et l'épouse de l'adolescence de Nerval : Gérard et Sylvie. Cette fée, le poète l'a couronnée à Loisy. Mais le retour au Valois de Nerval se heurte au présent, au temps qui a passé. Tout a changé, Sylvie a profané le sanctuaire des souvenirs : elle ne chante plus ; des meubles nouveaux ornent sa chambre ; sa tante est décédée. Nerval la

placera désormais dans le temple de l'Enfance, cette fée au sourire athénien. En effet, Sylvie incarne l'image de la pureté, de l'innocence et de la nature. Elle est fille du feu, végétale et aquatique ; elle cueille des digitales pourprées, elle mange des fraises ; la spontanéité et le sourire illuminent son visage ; elle est la fée de l'Enfance.

Parler d'Adrienne, c'est se rappeler la première ronde de Nerval où cette grande fille blonde et belle a chanté, a réveillé, par sa voix envoûtante et le crépuscule qui la voilait, le passé moyenâgeux ; elle opère la résurgence du passé dans le passé. « Adrienne, fleur de la nuit éclore à la pâle clarté de la lune, fantôme rose et blond glissant sur l'herbe verte à demi baignée de blanches vapeurs », Adrienne est la fille de l'ombre et de la lumière, du brouillard et de la rosée. Adolescent, Gérard la retrouve à Châalis, « Châalis, encore un souvenir ». Elle chante ici la gloire du Christ, elle sanctifie ceux qui l'écoutent, sa voix vient de l'Esprit. Elle est la fille du rêve et de la réalité qui a fui. Nerval la cherchera en vain lors de son retour. Adrienne, la religieuse, apparaît toujours voilée ; elle connaît les mystères de la danse et de la ronde, elle loue ceux du Christ. L'envoûtement et le mysticisme baignent son visage ; elle est l'appel au passé, à la bénédiction ; sa voix divine et éternelle éveille le souvenir ; l'ange paré d'ombres et de pourpre évoque la religion ; elle est la fée de la Prière.

Chanter Aurélie, c'est louer les arts et surtout le théâtre. Nerval la retrouve tous les soirs lorsqu'elle apparaît sur scène dans une gerbe de lumières vives et pâles comme la fleur fatale à la superbe corolle. Il voyagera avec elle dans le Valois du présent, il cherchera dans la beauté de l'actrice, dans l'appel à la poésie qu'elle symbolise, la fusion impossible. Elle ouvre et clôt le poème, comme la muse. Le poète l'a invoquée dans son chant, elle est venue ; il l'a blessée, elle a fui, et le poème s'achève ; elle est la fée de la Poésie.

Ces trois fées se meuvent dans le temps et dans l'espace, se rencontrent, épanouies, dans le rêve, se mêlent, heureuses et divines, dans le souvenir, et se démêlent, douces et cruelles, dans le présent, dans le retour.

Gérard a rêvé d'un amour bercé par la nature, la religion et l'art, le spontané, le mystique et l'artificiel, d'un amour errant à travers le temps, confondant les espaces et les visages. Il a rêvé d'une femme, unique et multiple, lumineuse et nébuleuse, sainte et réelle, naturelle et irréelle, d'un idéal sublimé, d'un syncrétisme évanescent.

Enfant, puis adolescent, Nerval a couronné Adrienne et Sylvie. Image du bonheur passé, fusion procédant du souvenir et du rêve : « Sylvie et Adrienne : les deux moitiés d'un même amour ». Le mélange flamboyant, né de l'aurore et du crépuscule, s'étouffe dans le présent : la petite fille a changé, la sainte a disparu. Lorsque Gérard veut idéaliser la religieuse sous les traits de la fée de l'enfance, cette dernière ne chante plus, le poète a trahi sa confiance. Aurélie est femme du présent, Adrienne du passé, toutes deux, filles du soleil et de la nuit aux reflets somptueux, incarnent une harmonie rêvée : «Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice!... et si c'était la

même ! Il y a de quoi devenir fou ! » Gérard demande à l'actrice de chanter lors de son retour dans le Valois ; cruelle, elle refuse. Le poète a profané sa religion et son art.

La réalité, le présent nuisent à la fusion de ces trois filles du feu ; les fées refusent d'exercer leurs pouvoirs enchanteurs. De plus Adrienne est morte, elle se meurt dans le souvenir. Mais le rêve permet le syncrétisme, il le provoque ; espaces, lieux et visages se confondent, le temps s'éternise et réunit passé et présent. Grâce à lui et au souvenir, l'idéal velouté et délicat surgit, le renouveau est éternel, il est « cette chanson d'amour qui toujours recommence ». Mais la nuit de l'esprit guette le poète, il doit prendre pied sur le réel, et il le veut. Le présent règne à nouveau, et tout, amour et idéal, se défait. « Sylvie » s'imprègne d'un mouvement horizontal qui voyage de l'union à la déchirure, et d'un mouvement circulaire parfait où tout, sans cesse, à peine achevé, recommence. « Sylvie, c'est le chant du retour et de l'adieu. »

« Sylvie » représente bien un monde fragile et menacé, le monde de l'enfance et de la pureté, de la prière et de la vénération, de la poésie et de l'art. Cet univers mystique jaillit de l'irréel et du sublime où tout se confond et s'idéalise ; de cet univers éclot une profonde unité dans le temps et l'espace. L'homme atteint sa source première, claire et limpide. Évanescent ce bonheur nervalien, évanescent cet idéal voilé, il meurt au soleil, il meurt percé du glaive tranchant du présent, rendu sourd à l'appel du passé et aveugle à l'imploration du rêve. Gérard vit une tension perpétuelle entre la déchirure douloureuse et la fusion bénie. Sa raison et sa folie l'emportent de l'une à l'autre, d'une fille du feu à l'autre, d'une fée à l'autre.

Olivier Lamy
5^e Latin-Sciences